



LILIANNE LACROIX

Elle avait une journée de congé, un programme parfait en tête: aller acheter quelque chose de bon à manger, quelques magazines stupides à lire, puis relaxer. Mais près de la station de métro Guy, une dame qui venait de nourrir les pigeons est passée près d'elle et l'a frôlée. Enfin, peut-être l'a-t-elle frôlée, elle n'en est même pas certaine.

Suzanne (nom fictif) a mis une croix sur tout son beau programme, s'est précipitée chez elle et a passé le reste de la journée à se laver, à laver ses vêtements, à les relaver encore, prenant bien soin de ne rien toucher dans sa maison pour ne rien contaminer, à téléphoner à Santé Canada et à tous les hommes de science et chimistes auxquels elle a pu penser pour savoir si elle était en danger d'avoir contracté une maladie transmissible par les excréments d'oiseaux. Finalement, quand elle eut tout fait ce qu'elle pouvait imaginer pour se protéger, elle s'est terrée dans son lit, cramponnée là comme s'il s'agissait de son dernier refuge, terrorisée à l'idée d'avoir oublié quelque chose. L'enfer!

Une folle, croyez-vous? Non! Une personne qui s'exprime bien, qui détient un poste important, qui dirige une équipe et qui a toujours fait l'impossible et même plus pour qu'on ne découvre pas la vérité. Dans la quarantaine, écorchée vive par un TOC qui l'obsède nuit et jour, ne lui laissant jamais une minute de répit, épuisée et en même temps extraordinairement forte, elle a accepté de se raconter, pour aider d'autres personnes comme elle et surtout pour faire comprendre cette terrible réalité au public.

TOC, c'est le petit diminutif maison pour trouble obsessionnel compulsif. Certains se laveront les mains ou le corps au point d'en avoir des plaies, vérifieront la serrure de la maison encore, encore et encore jusqu'à rater leurs rendez-vous et même perdre leur emploi. D'autres

auront une manie malade de l'ordre au point de ne pas pouvoir s'endormir si le réveil est un quart de centimètre trop à gauche.

On dit du TOC que c'est la maladie du doute. L'ai-je vraiment fait? Aurais-je oublié? En ai-je assez fait?

Suzanne, elle, fonctionne à l'inverse de la majorité des êtres humains. Pour elle, tout est dangereux, tout peut la rendre malade à moins qu'on lui prouve le contraire. Quand on a parlé de la maladie de la vache folle, elle n'osait plus manger. Un été, elle a passé toutes ses heures libres enfermée dans sa chambre surchauffée, clouée à son lit. Elle ne pouvait ouvrir la fenêtre, de peur que des insectes porteurs d'oeufs ou de larves viennent la contaminer et lui transmettre une maladie. Elle ne pouvait non plus faire fonctionner le ventilateur parce qu'il aurait soulevé de la poussière. Dans un restaurant, la moindre tache sur la nappe, sur un siège lui fait craindre le pire. Incapable de se contrôler, elle quitte, sous un prétexte quelconque, amis et collègues interloqués et se précipite chez elle en état de panique totale, puis se met à tout laver. Parce qu'elle est intelligente et habile, elle a toujours réussi à sauver les meubles: «Moi qui n'avais jamais menti je me suis mise à mentir constamment pour cacher la vérité», dit-elle.

La maladie se déchaîne

Jusqu'à ce qu'elle arrive dans la trentaine, Suzanne a pourtant fonctionné normalement. Élevée de façon très stricte elle avait toujours été excessivement scrupuleuse. Elle avait aussi quelques manies, mais la maladie était latente. Celle-ci s'est déchaînée quand Suzanne a dû côtoyer des victimes de maladies dégénératives. La terreur ne devait plus la lâcher.

Voir PRISONNIERS en page 2

